

La poésie est une extravagance

Denise Desautels, *Mais la menace est une belle extravagance*, avec huit photographies d'Ariane Thézé, Saint Lambert, Éditions du Noroît, 109 p.
Michel Beaulieu, *Vu*, Saint-Lambert, Éditions du Noroît [et] Pantin, Castor Astral, 1989, 121 p.

Jocelyne Boisvert, *Sables*, Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1989, 92 p.

Jean Chapdelaine Gagnon, *Puis*, avec cinq dessins de Peter Flinsch, Saint-Lambert, Éditions du Noroît [et] Remouins sur Gardon, Éditions Jacques Brémond, 1989, 90 p.

Hugues Corriveau

Number 58, Summer 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38252ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Corriveau, H. (1990). Review of [La poésie est une extravagance / Denise Desautels, *Mais la menace est une belle extravagance*, avec huit photographies d'Ariane Thézé, Saint Lambert, Éditions du Noroît, 109 p. / Michel Beaulieu, *Vu*, Saint-Lambert, Éditions du Noroît [et] Pantin, Castor Astral, 1989, 121 p. / Jocelyne Boisvert, *Sables*, Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1989, 92 p. / Jean Chapdelaine Gagnon, *Puis*, avec cinq dessins de Peter Flinsch, Saint-Lambert, Éditions du Noroît [et] Remouins sur Gardon, Éditions Jacques Brémond, 1989, 90 p.] *Lettres québécoises*, (58), 35–36.

Denise Desautels, *Mais la menace est une belle extravagance*, avec huit photographies d'Ariane Thézé, Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 109 p., 15 \$.

Michel Beaulieu, *Vu*, Saint-Lambert, Éditions du Noroît [et] Pantin, Castor Astral, 1989, 121 p., 15 \$.

Jocelyne Boisvert, *Sables*, Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1989, 92 p., 10 \$.

Jean Chapdelaine Gagnon, *Puis*, avec cinq dessins de Peter Flinsch, Saint-Lambert, Éditions du Noroît [et] Remoulins sur Gardon, Éditions Jacques Brémond, 1989, 90 p., 10 \$.

La poésie est une extravagance

POÉSIE
Hugues
Corriveau

Il semble bien qu'il y a un consensus souterrain pour que la poésie

parle actuellement de la quotidienneté.

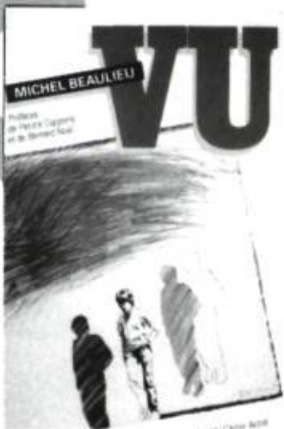
Encore faut-il savoir en renouveler l'approche, et c'est ce que Denise Desautels fait de façon tout à fait remarquable dans son dernier recueil; ou encore en dénoncer les sombres aléas, comme c'est le cas chez Michel Beaulieu dans ce recueil posthume qui vient de sortir. Mais il est aussi des tons simples chez Jocelyne Boisvert ou chez Jean Chapdelaine Gagnon qui ne cessent d'interroger le poétique lui-même, de faire basculer ce retour au jour le jour du côté d'une certaine mélancolie douce.

Il est de ces recueils qui éveillent en nous à la fois l'étonnement et le ravissement, d'abord par leur propos, ensuite par leur forme. *Mais la menace est une belle extravagance* est sans contredit de ceux-là; et il s'était mérité un prix littéraire cette année, ce n'aurait été que justice. D'abord par son titre, ce dernier recueil de Denise Desautels convie à l'étrangeté, souligne dans une forme de contradiction frappante l'inattendu du monde et de ses drames, mais aussi interpelle le plaisir en tant que chose essentielle. Or, à lire attentivement ce recueil, on se rend souvent compte qu'il y a là un exorcisme contre la trop grande prégnance de la mort, tout entière envahissante dans ce quotidien qui s'écrit, qui se formule dans l'inquiétude, faudrait-il dire heureuse, de savoir la vie à nos trousses, de savoir la vie exigeante, rebelle, inquiétante. L'extravagance restant peut-être, avant tout, cette volonté de vivre intensément sa relation amoureuse, sa frappante confrontation avec les mots du jour, avec la poésie, avec la dramatique insistance de la passion à vouloir se dire, se redire, se nommer.

il n'y a rien ni devant ni derrière
cependant j'avance dans la couleur
dans les cendres de la couleur
je fais des rêves essentiels
sans deuil possible
la mort est une activité enveloppante qui dure (p. 81).

Cette confrontation lucide, et même sereine, avec la mort est constante dans ce recueil, pour en contredire toujours la douleur, pour en distancier l'effet néfaste dans la vie du jour. Voici un recueil d'espoir qui n'évite pas de regarder, dans l'œil même des mots, l'effroyable peur de parvenir à la mort, d'être arrêté en quelque sorte dans son propre bonheur. Ce livre pose des questions essentielles devant l'inquiétude, devant l'amour et sa fragilité, devant l'autre, absent et présent tout à la fois. Tourmentée, mais dans une espèce de sérénité aiguë, la parole de Desautels se fait constamment incisive. Il faut lire ce recueil avec d'autant plus de plaisir que nous y retrouvons une réédition d'un texte rare intitulé *Le Signe discret*, paru à Lausanne en 1987. Pour qui n'aurait pas eu la chance de se procurer ce très beau livre, il découvrira une parole intimiste, dont le secret semble se dévoiler au creux de l'oreille. Ce «signe discret» se lit en douceur telle une confidence, et ce n'est pas chose si commune qu'il faille s'en refuser le plaisir.

Les aléas du quotidien Nous parvient enfin un premier recueil posthume de Michel Beaulieu, ce qui nous permet de réentendre une voix que nous suivions, il y a peu, avec une attention toujours étonnée. Beaulieu était parvenu, dans ses derniers



Sables
Jocelyne Boisvert

recueils, à une forme d'écriture parfaitement adéquate, toujours directe, dont le contact avec la vie semblait en refléter le souffle même, les spasmes, les difficultés. Nous retrouvons, et c'est heureux, ce même ton dans *Vu*. Ce dernier texte est venu d'ailleurs, de l'émotion d'être encore vivant et d'en souffrir, d'être dans le cœur extrême de la douleur de vivre, et d'être, par le fait même, parfaitement sollicité par l'aigu des gestes. Car c'est toujours cela qui surprend chez Beaulieu, soit cette totale préoccupation à vivre, cette acuité dans le regard qui rend présente sa fonction d'exister. Toute cette poésie trouve à s'incarner, à prendre sa propre variation stylistique et rythmique dans ces «spasmes de vivre» que nous lui connaissons.

ne jamais savoir cela
si dans une autre vie
dans d'autres conditions
mais non ni l'un ni l'autre
l'un et l'autre en dépit
d'en quelque sorte tout
sentir que cela se dérobe (p. 111).

Voilà le moment ultime, la question du départ et de l'absence, sorte d'inquiétude touffue sous le hoquet des mots, sous cette hésitation à dire vraiment la passion. Parole accablée que celle de Beaulieu, mais parole juste, dans cette précision des choses qu'on appelle parfois la lucidité.

La température du jour Chez Jocelyne Boisvert, la «tranquille assurance du quotidien saisit la fureur, habite l'amour» (p. 13). Peut-être est-ce le meilleur résumé que l'on puisse donner de *Sables*. D'entrée de jeux, ce recueil étonne par son prosaïsme lyrique, par une simplicité si benoîte qu'on se demande s'il n'y aurait pas méprise. Ainsi la tout première phrase laisse-t-elle perplexe : «Pas tout à fait ensoleillé, pas tout à fait nuageux, à mi-chemin sans doute entre l'orage et le flamboiement de lumière d'un ciel totalement dégagé» (p. 9), ou encore, deux pages plus loin : «Tout simplement dimanche automnal» (p. 11). Alors là, se dit-on, nous y sommes dans la météo comme nouvelle approche de la poésie. La révolution prendrait des tournures inattendues. Or, avec doigté, tranquillement, on se rend compte que voilà pourtant bien un livre construit, un livre qui fait sens. L'auteure nous amène tranquillement à dépasser cette barrière atmosphérique des jours pour entrer lentement dans le quotidien amoureux, dans un monde aux dimensions plus urgentes, plus essentielles. On perçoit mieux cette précision du regard

posé en douceur sur les choses, cette conscience d'un certain état du monde, abîmé dans le drame, dans l'effroi. Mais ce passage d'une voix à une autre se fait parfois par des détours bien douteux. On se demande quel intérêt peut bien avoir cette petite composition de 4^e année B : «Parapluies et imperméables surgissent de leur cache, viennent meubler l'espace de leur couleur, de leur texture, enveloppent un corps, figent un poignet au bout d'un bras dans le geste de le tenir» (p. 16), en regard d'un texte social comme celui-ci : «Les années s'écoulaient, les événements continuaient de s'enchaîner, dans tout Beyrouth pas un arbre dont les racines n'eussent frissonné de terreur trop souvent» (p. 69). Problème de ton, sans aucun doute, problème d'unité dans ce recueil qui pourtant recèle de belles découvertes :

sous l'écorce
l'orange a des plis
l'œil est ta langue
exorbitée de lécher
le détour des mots
le contour des lundis (p. 25).

Il faut donc croire que ce quotidien trouvera sans doute dans un prochain recueil à resserrer ses dimensions oniriques.

Et puis... J'ai lu le *Puis* de Jean Chapdelaine Gagnon dans un état de surprise assez radicale à cause du jeu qui y est constamment présent, à cause d'une espèce de légèreté. Par exemple, ce retour au «comme» en tant que formule poétique majeure de tout le recueil (35 dans 61 poèmes) ne saurait être inconscient. Il ne fait aucun doute dans mon esprit qu'il y a là une volonté de renouer avec «l'image poétique» en tant que telle, volonté de redonner froidement à ce procédé ses lettres de noblesse. Pour s'en convaincre, il suffit de ce seul poème entier, mais éloquent :

Dans la nuit quelqu'un cherche son pas
comme un animal que l'on traque
chasse la nuit devant lui
les bras comme des bois (p. 27).

Or, il y a plus, soit un bonheur curieux par lequel l'auteur propose d'inquiétants adages. Ainsi, faut-il croire que l'on «descend[...] dans le jour/sans trop savoir où la nuit/a roulé ses draps» (p. 61) ou encore que «la main secourable on l'attend/du côté droit mais [qu'on est gauche/quand on attend» (p. 44) ? Jean Chapdelaine Gagnon offre donc un recueil écrit sous le signe de l'étonnement. **Lq**

jean chapdelaine gagnon

puis

avec cinq dessins
de gérard fisch

éditions du monde
éditions jayques brisand